

Vous et nous. La Lettre au peuple français de Nicolas Sarkozy (avril 2012)

« *Mes chers compatriotes*, [...] J'ai conscience de l'honneur que *vous* m'avez fait en m'accordant *vos suffrages* en mai 2007. » L'ample « mes chers compatriotes » du candidat à la présidence s'adresse à l'ensemble du peuple de France, pas seulement aux convertis – or tous ses compatriotes semblent avoir voté pour lui.

L'ensemble des destinataires revendiqués diffère de celui des lecteurs concrets comme les faits langagiers des processus réels : d'un côté les *énonciateurs*, de l'autre les vrais protagonistes. Ceux-là, qui seuls voteront, donnent chair aux personnages impuissants prévus pour eux dans la parole – et sont de la sorte prêts à endosser les qualités dont on les dote sur le papier. Or les énonciateurs peuvent montrer une cohérence de rêve (et d'utopie, et de folie), telle la réunion de *mes chers compatriotes* et de *vous qui m'avez donné vos suffrages*. Le *vous* français, plastique comme le *nous*, permet cette affectation de deux images incompatibles à un même poste, et bien davantage encore. On ne résiste donc pas à traquer systématiquement les *nos*, *vos*, *votre*, *on*, *ils*, *eux*, etc., pour apprendre quel est le monde utopique donné comme le monde réel où aura lieu la décision électorale.

Zoomons d'abord avec le candidat du *vous* le plus large au *vous* le plus étroit. La cote la plus haute, nationale, correspond à ce « peuple français » que mentionne le titre. Pour lui correspondre, pas d'autre critère requis que de tenir la lettre en main : « Je veux *vous* parler de ma vision de l'avenir de notre pays ». Qui est *vous* ? Celui ou celle qui lit. Pour peu que la nationalité française y soit, tout lecteur fera un digne *vous*. Les non-concernés s'excluront d'eux-mêmes. Ai-je la nationalité française ? Voté-je le 6 mai ?

Ça se corse avec d'autres *vous* : « Les rémunérations exorbitantes des traders et de quelques grands dirigeants d'entreprise *vous* ont profondément choqués. » Les repousseurs, traders et dirigeants, ne sont évidemment pas réputés avoir été choqués – bien qu'ils soient français, ce sans quoi la dénonciation tombe à plat. Autres remodelages : « Nous avons dû décider d'apporter la garantie de l'État à tous *vos* dépôts et à toute *votre* épargne », « *vous* avez souffert de la crise ». Tour à tour, les seuls Français qui épargnent, qui ont été financièrement éprouvés, c'est-à-dire pas les classes supérieures si on raisonne par clichés, se

trouvent érigés en destinataires privilégiés – cœurs de cible : le marketing n'est pas loin.

Mais plus le *vous* est ciblé, plus il laisse perplexe : « Toutes les fois que je *vous* ai rencontrés, je n'ai cessé d'aimer *votre* refus du renoncement, *votre* rejet de l'immobilisme. » Nous sommes peu à avoir rencontré Nicolas Sarkozy tout en étant exemplaires par nos forces de caractère associées à nos conceptions dynamiques de la conduite de l'existence. Mais le *vous* substitue le désir à la réalité en accomplissant le vœu profond de la démocratie électorale : le rapprochement, qui culmine dans le touche-touche de la rencontre. Rhétoriquement parlant, tout ce qui se propose d'aller « à la rencontre des Français » pour enfin tourner le dos aux aveuglements technocratiques et dessiller la politique est suspect. Pourtant la berlue des rencontres, et celle de la flatterie, à la fois jette de la poudre aux yeux et met du baume au cœur. C'est bien connu, aucun Français ne renonce, aucun Français n'est immobile.

Le second personnage de la scène est éclaté en *je* et en *nous*. Il est plus délicat encore que *vous*, qu'il inclut. Nous, c'est *toi/vous et moi* ou *moi et lui/elle/eux* sans *toi/vous*, ou *toi/vous et moi* plus éventuellement *lui/elle/eux*.

Absent de la première page où trônent *je* et ses avatars *moi, me, m', mes*, installant sans le dire l'idée que la politique se pratique avant tout d'homme à homme et d'homme à femme, *nous* fait immédiatement après une arrivée en masse, large et coextensif aux Français : « Pendant des siècles, le sort de *notre* pays a dépendu pour l'essentiel des choix que *nous* faisons *nous-mêmes*, chez *nous*. » C'est dans les siècles des siècles que les Français éternels ont agi. C'est dans les siècles des siècles encore qu'ils devront à compter du vote, au point bascule, se métamorphoser en un *nous* accueillant à *eux* ; car sans mondialisation, « qui achèterait *nos* voitures, *nos* avions, *nos* produits industriels et agricoles, *nos* produits de luxe, *notre* cinéma ? Avec quels partenaires *nos* chercheurs, *nos* universitaires, *nos* intellectuels échangeraient-ils ? » Cette France éternelle, au confort tout d'objets mythiques issus des Trente Glorieuses, a de glorieux bataillons : chercheurs, universitaires, intellectuels. Nous avons deux armées, des biens matériels et des cerveaux, qui doivent se mondialiser pour le combat de survie.

Seulement, « *nous* ferons la réforme de la dépendance en 2013, car *nous* aurons alors ramené le déficit public à un seuil qui permet de l'engager ». Fort bien, mais qui est *nous* ? Le gouvernement élu, pour le peuple qu'il représente

– aucun risque que le peuple français fasse une réforme après avoir jugulé un déficit. Oui, mais « *nous* avons fait preuve de beaucoup trop de candeur ». Sans hésitation on excuse le gouvernement de candeur. Seul le bon, le brave peuple français a pu en faire preuve. La (con)fusion entre peuple, France éternelle et exécutif se renforce encore dans l’affirmation suivante, très grand siècle : « Nous avons demandé à nos agriculteurs d’adopter des méthodes de production plus respectueuses de l’environnement. » Cela ressemble à Madame de Sévigné : « Voilà un de nos fermiers venus, j’attends l’autre [...] ».

Pareil usage du *nous* en politique n’est pas propre au discours de Nicolas Sarkozy. Le français offre un seul pronom pour désigner l’orateur et son auditoire, le candidat et son parti, le président, le gouvernement et le peuple. Le *nous* permet l’appel aux plus réconfortants clichés de la bonne terre de France. Dans la même veine, il permet aussi de jouer de la fibre émotionnelle : « Mais ce monde doit rester sûr. Sûr pour *nous*, sûr pour *nos* enfants envers qui *nous* avons un devoir de protection. » *Nos enfants* ? Ou nous avons tous procréé, ou les enfants de chacun sont les enfants de tous. Mais foin de la logique, ce qui est classique c’est le chantage au sentiment. De même qu’on peut lire « Bébé à bord » sur la vitre arrière des voitures, de même pour la République : enfants à bord. Et surtout, Français à bord : nous autres.

H. C.

À consulter :

Mots n° 10, mars 1985, « Le *nous* politique ».

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1980, *L’énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Colin.